

l'économie de l'Égypte ptolémaïque, avec des incursions vers les sources du Nouvel Empire, vers les sources néo-babyloniennes ou vers l'Athènes classique, cadrée par des considérations générales et programmatiques sur ce que devrait être l'étude des économies anciennes.

L'adhésion à la NEI, présentée comme une évidence pour l'étude des économies anciennes (trait récurrent dans les ouvrages de cette tendance), tend à masquer les limites de cette approche et ses partis pris théoriques et sociologiques². L'historiographie évoquée se cantonne dans ses figures tutélaires exclusivement anglo-saxonnes, de M. I. Finley et Michael Rostovtzeff aux chercheurs actuels, en tête desquels, du point de vue de l'usage de leurs travaux comme du nombre de références en bibliographie, on trouve uniquement des partisans de la NEI : Alain Bresson, John Davies, Ian Morris, Walter Scheidel, etc. Dans le détail du livre, d'autres références sont néanmoins évoquées, et l'on peut souligner que les auteurs français sont presque les seuls représentants d'une littérature non-anglophone.

De façon répétée, cet ouvrage cherche à promouvoir une histoire par modèle, qui s'oppose aux « histoires spécifiques, contingentes et locales » (p. 7) privilégiées par ceux qui s'attachent à suivre les sources. Or les sources semblent justement parfois négligées par J. G. Manning, qui va jusqu'à employer des formules surprenantes comme : « les caractéristiques des économies peuvent être déduites à partir d'un raisonnement logique sans avoir besoin de preuves » (p. 64). Sur le calcul d'une croissance dans le monde antique, sur les données climatiques et celles, nombreuses, utilisées comme substitut (*proxy data*), on aurait aimé davantage de détail et de pédagogie³. L'ouvrage navigue ainsi entre, d'un côté, l'utilisation de sources climatiques complexes issues de l'analyse de glaciers pour reconstituer les événements volcaniques et en inférer l'évolution des crues du Nil, et, de l'autre, des études détaillées sur des sources traditionnelles de l'histoire économique comme les *papyri* égyptiens d'époque ptolémaïque. Les spécialistes pourront juger de la pertinence de l'étude proposée sur l'Égypte ; il faut toutefois remarquer, pour finir, la très faible place accordée aux données archéologiques, souvent

mentionnées mais jamais analysées en détail. En dépit d'un certain nombre de longueurs, de répétitions et d'une construction qui aurait pu être améliorée, il s'agit d'un ouvrage riche et stimulant concernant l'économie égyptienne, proche-orientale à la rigueur, et l'usage de données climatiques.

SÉGOLÈNE MAUDET

maudet.segolene@gmail.com

AHSS, 77-1, 10.1017/ahss.2022.46

1. Peter THONEMANN, *The Maeander Valley: A Historical Geography from Antiquity to Byzantium*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

2. Sur ce point, voir Roland ÉTIENNE, « Introduction (I. Morris, R. P. Saller and W. Scheidel); Part I. Determinants of Economic Performance [compte rendu] », *Topoi*, 17-1, 2011, p. 7-14.

3. François LEROUXEL, Francis JOANNÈS et Roland ÉTIENNE, « J. G. Manning and I. Morris, *The Ancient Economy, Evidence and Model*, Stanford (2005) [compte rendu] », *Topoi*, 15-2, 2007, p. 511-525.

**Adam Izdebski
et Michael Mulryan (dir.)**

Environment and Society in the Long Late Antiquity

Leyde, Brill, 2019, 386 p.

En 2016, à l'occasion de la divulgation d'une reconstitution des températures et des précipitations moyennes en Europe et en Méditerranée depuis 2 500 ans s'appuyant sur des cernes de croissance d'arbres fossiles, les lecteurs des grands journaux scientifiques *Nature* et *Science* découvraient un nouveau venu dans les périodisations climatiques : le *Late Antique Little Ice Age* (LALIA). Si on se demande ce que périodiser veut dire, ce choix terminologique a évidemment une forte dimension évocatrice. Il renvoie l'analyse du climat européen de la fin de l'Antiquité à l'époque moderne et à la définition d'un petit âge glaciaire à laquelle les historiens ont très largement et précocement contribué. Dans son introduction, Adam Izdebski fait le pari programmatique qu'il existe « un nombre étonnamment élevé de similitudes entre les évolutions socio-environnementales survenues durant l'Antiquité tardive et celles qui se sont produites au début de la période moderne,

l'époque dans l'histoire humaine qui, jusqu'à récemment, fournissait la grande majorité des études de cas » (p. 3).

À un moment où se déroulait dans le champ de l'histoire économique la querelle de la climétrie, les pionniers de l'histoire du climat ont, à juste titre, insisté sur l'importance de la critique d'établissement des données et de la construction de séries ainsi que sur la dimension spatiale et temporelle des indicateurs produits par ces techniques de modélisation. La simple mention bibliographique de l'étude séminale de Pierre Alexandre¹ dans ce volume montre que ses leçons sur ce que peut l'histoire restent encore relativement peu assimilées par notre propre champ d'études et par les autres disciplines qui se consacrent aux environnements anciens. Or la transdisciplinarité ne peut être pleinement féconde que si les échanges entre savoirs dépassent l'échange d'informations pour inclure des réflexions croisées sur les conditions et les limites de construction des faits et des théories scientifiques. Cette ambition, qui implique réflexion et travail communs, manque singulièrement au volume qui republie, sous la coordination du byzantiniste polonais A. Izdebski et de l'archéologue britannique Michael Mulryan, vingt-quatre articles parus en 2018 dans la revue *Late Antique Archaeology*.

Après une introduction générale, l'ouvrage pèche par l'absence d'un questionnaire commun qui aurait été soumis aux auteurs. Les deux essais bibliographiques qui ouvrent le volume sont centrés quasi exclusivement sur les régions incluses dans l'Empire romain et sur la littérature anglophone, au détriment des confins « barbares », de l'Irlande ou des espaces baltiques. Car c'est bien l'espace géopolitique dominé par Rome qui fixe l'aire géographique investiguée ici, rejoignant les cadres d'une Antiquité *tardive* « inventée » par Peter Brown en 1971² sur le refus de la notion de déclin ou même de rupture significative des structures géopolitiques et des formes d'expression religieuses, culturelles et artistiques des régions dominées par l'Empire romain de 200 à 800 après J.-C. L'emprunt s'arrête toutefois à ces choix de temps et d'espace, tant les mots-clefs autour desquels l'Antiquité tardive s'est institutionnalisée en un nouveau champ d'études et cette nouvelle

histoire climatique s'opposent frontalement : transition, continuité, succession, post-romanité pour la première, événements disruptifs, crise, effondrement pour la seconde.

Le LALIA distinguerait en effet en Eurasie et dans la Méditerranée une période d'étés exceptionnellement froids, qui commencerait abruptement en 536, à partir d'un enchaînement d'événements volcaniques extrêmes, et se prolongerait jusque vers 630, déclenchant des changements systémiques profonds et durables dans les écosystèmes de l'Europe et de la Méditerranée. Ce minimum climatique s'inscrit dans une périodisation plus large caractérisée régionalement par la fréquence anormalement élevée d'étés froids. La terminologie est encore hésitante et se charge également de sous-textes évocateurs de jugements et de liens causaux entre climat et sociétés : « *Vandal Minimum* », « *Late Roman Cold Period* », « *Migration Period Pessimum* », « *Dark Age Cold Period* » (nous soulignons), tandis que le concept de « *Early Medieval Cold Anomaly* » insiste plutôt sur l'instabilité des paramètres du climat et sur la complexité des interactions au sein des écosystèmes (voir l'excellente revue critique de Timothy Newfield consacrée au climat et à la santé).

Si l'on accorde crédit aux théories généralisantes de Kyle Harper, qui livre ici une synthèse de son livre de 2017³, un second événement disruptif, la pandémie « yersinienne » de la peste justinienne (vers 541-750), aurait achevé de désintégrer une « économie-monde » romaine déjà ébranlée par d'autres pathogènes inconnus à l'origine de la peste antonine au II^e siècle, puis de la peste cyprienne au III^e siècle. En ébranlant les milieux de vie des animaux porteurs de *Yersinia pestis* et en provoquant leur migration, le « choc » climatique des décennies 530-540 lierait, dans une thématique très actuelle, maladies et climat, favorisant « l'effondrement » d'un système politique et économique romain démographiquement et écologiquement déterminé (comme le monde contemporain...) par sa non-soutenabilité. Ni la distance prise par les deux entités orientale et occidentale de l'Empire romain sur le plan politique et social, ni leurs divergences progressives dans l'équilibre entre villes et campagnes ne sont considérées ici pour envisager

l'hypothèse de dynamiques épidémiques différentes entre un Occident déjà profondément ruralisé et un Orient toujours déterminé par l'existence de fortes concentrations urbaines et de flux interrégionaux.

Si l'actualité du changement climatique rend ces questionnements légitimes, leur traitement est souvent affecté chez les spécialistes des climats anciens par un déterminisme, des généralisations et une absence d'historisation. Les quatre études de cas proposant des synthèses régionales des *proxies* polliniques montrent au contraire que les liens établis entre climat et milieu ne valent que si elles sont menées en tenant compte de la richesse de la diversité géoclimatique à l'échelle de l'espace européen et méditerranéen, et de la complexité des interactions au sein des écosystèmes. Neil Roberts nous offre une étude exemplaire sur un milieu géographique, le sud-ouest, l'ouest et le centre de l'Anatolie, caractérisé par la stabilité des assemblages polliniques dans la longue durée (Beyshehir Occupation Phase, ou BOP), en particulier des arbres cultivés comme l'olivier. La désintégration abrupte au VII^e siècle de ces agrosystèmes coïncide avec les attaques arabes sur le territoire byzantin, l'événement semblant ainsi fournir une explication plus probable de cet effondrement qu'un facteur climatique. Cette étude de cas illustre la nécessité d'un examen géographique et chronologique minutieux des interactions entre facteurs exogènes et endogènes de l'environnement, et des facteurs d'échelle, de synchronicité, de corrélation ou de causalité de phénomènes écologiques toujours caractérisés par leur complexité et leur variabilité, dès qu'on veut bien laisser de côté réductionnisme et déterminisme.

Le volume tire également parti des avancées de l'histoire environnementale qui ont accompagné la prise de conscience des années 1970 : les études des écosystèmes de l'Amérique du Nord de l'époque moderne et contemporaine conduites par Donald Worster et William Cronon. Il ne tire cependant guère profit des apports méthodologiques de cette nouvelle histoire environnementale, qui met en avant trois perspectives de recherche à conduire simultanément : la dynamique des écosystèmes, qui inclut l'interaction des modes

de production (outils, travail, relations sociales) avec l'environnement ; les économies politiques (idéologies, éthique, lois, mythes, etc.) que les hommes constituent au sein de ces systèmes ; les « lunettes cognitives » par lesquelles les hommes perçoivent et représentent le dialogue et les échanges des groupes humains avec les autres protagonistes des écosystèmes dans lesquels ils vivent et se perpétuent. Nuançons ce jugement trop sévère qui rend mal compte de la richesse de nombre de contributions : l'analyse sous tous leurs aspects de protagonistes des écosystèmes – comme ici l'olivier (N. Roberts), mais on peut aussi penser au seigle, au châtaignier ou au porc⁴ – dessine clairement où et comment doit se situer la « nouvelle frontière » de l'histoire environnementale de l'Antiquité et du Moyen Âge. On tirera également profit de l'essai de modélisation de l'approvisionnement en bois de chauffage de Rome proposé par Benjamin Graham et Raymond Van Dam, montrant (de manière contre-intuitive) la façon dont les institutions ont favorisé un mode d'approvisionnement durable, qui s'est prolongé jusqu'au haut Moyen Âge, avec des acteurs différents, malgré les changements d'échelle démographique.

Les données qui alimentent les reconstitutions paléoclimatiques n'ont de sens historique que si l'on s'interroge, en termes épistémologique et heuristique, sur leur construction, sur leur fonction dans la modélisation, sur leurs limites intrinsèques en intervalles de valeur ou de datation et sur leur portée spatiale. En empruntant aux sciences physiques le paradigme newtonien du réductionnisme, les sciences humaines et sociales s'exposent à des simplifications caricaturales de la diversité et de la complexité des faits environnementaux (aboutissant ici, par exemple, à une conclusion du type : la peste justinienne serait responsable d'une perte globale de 50 % de la population européenne !).

JEAN-PIERRE DEVROEY

jean-pierre.devroey@ulb.be

AHSS, 77-1, 10.1017/ahss.2022.47

1. Pierre ALEXANDRE, *Le climat en Europe au Moyen Âge. Contribution à l'histoire des variations climatiques de 1000 à 1425, d'après les sources narratives de l'Europe occidentale*, Paris, Éd. de l'EHESS, 1987.

2. Peter BROWN, *The World of Late Antiquity from Marcus Aurelius to Muhammad*, Londres, Thames & Hudson, 1971.

3. Kyle HARPER, *Comment l'Empire romain s'est effondré. Le climat, les maladies et la chute de Rome*, Paris, La Découverte, [2017] 2019.

4. Pour le châtaignier, voir Jean-Robert PITTE, *Terres de Castanide. Hommes et paysages du Châtaignier de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 1986 et Paolo SQUATRITI, *Landscape and Change in Early Medieval Italy: Chestnuts, Economy, and Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013 ; pour le porc, voir Jamie KREINER, *Legions of Pigs in the Early Medieval West*, New Haven, Yale University Press, 2020.

Johannes Preiser-Kapeller

Die erste Ernte und der große Hunger. Klima, Pandemien und der Wandel der Alten Welt bis 500 n. Chr

Mandelbaum, 2021, 380 p.

Johannes Preiser-Kapeller

Der lange Sommer und die Kleine Eiszeit. Klima, Pandemien und der Wandel der Alten Welt von 500 bis 1500 n. Chr

Mandelbaum, 2021, 448 p.

Spécialiste à la fois de l'histoire byzantine et de l'histoire mondiale prémoderne, Johannes Preiser-Kapeller propose, avec ces deux volumes, un nouveau panorama exhaustif de l'histoire globale de l'Afro-Eurasie¹. Cette parution prend pour champ d'étude trois continents, l'Afrique, l'Europe et l'Asie, depuis la préhistoire humaine jusqu'au début du XVI^e siècle, et souligne l'importance des forces climatiques et des agents pathogènes à toutes les époques. Les deux monographies ont été conçues comme un seul projet et devaient à l'origine être publiées en un seul ouvrage, avant que le nombre de pages grandissant n'impose une division. Le premier volume, pour l'essentiel, couvre une période qui s'étend de l'apparition de l'agriculture sédentaire jusqu'à la chute de l'Empire romain et s'achève aux environs de l'an 500 de notre ère. Le second volume traite d'un périmètre chronologique plus restreint de seulement mille ans environ : il commence là où s'arrêtait le dernier chapitre du premier volume, soit au début du VI^e siècle de notre ère, et prend fin sur les incursions de l'Europe dans le monde

atlantique aux environs de 1500. La zone d'analyse géographique est centrée sur l'Europe, la Méditerranée, le Moyen-Orient et la Chine, avec des degrés variés d'attention accordés à chaque région. L'idée initiale d'inclure l'Inde et le Japon a dû être mise de côté afin de conserver un nombre raisonnable de pages. Chaque chapitre des deux volumes examine une étude de cas distincte, propre à un temps et à un espace singuliers.

Les deux ouvrages mobilisent une compilation impressionnante de sources primaires étayées par une vaste connaissance actualisée des travaux scientifiques secondaires pertinents, prouesse d'autant plus remarquable que le champ de la recherche englobe l'empire d'Akkad, l'Autriche médiévale et la Chine des Han. Le recenseur n'a ainsi trouvé aucune omission dans l'historiographie de l'Antiquité romaine et tardive, ses domaines de spécialité. Outre l'utilisation prévisible de preuves archéologiques et textuelles, J. Preiser-Kapeller met en œuvre un large éventail de données issues de la recherche scientifique, selon une pratique de plus en plus fréquente dans l'histoire prémoderne de l'environnement et des maladies. On y trouve non seulement des reconstitutions paléogénétiques de la phylogénie de la *Yersinia pestis* (la bactérie responsable de la peste de Justinien et de la peste noire) et des données polliniques issues de carottes sédimentaires permettant de reconstruire de modèles historiques d'utilisation des sols, mais aussi des séries de cernes employées pour éclairer des valeurs de température et de précipitation dans le passé, et d'autres matériaux encore. Des explications accessibles de ces types de données, qui ne seront pas familières aux historiens, sont fournies dans l'introduction et les annexes de *Die erste Ernte und der große Hunger* (vol. 1).

Comme ne cessent de le souligner les deux livres, ni les forces climatiques ni les agents pathogènes ne déterminent l'issue des événements et les tendances historiques. Les climats dits favorables, dont la signification varie d'ailleurs en fonction de nombreux facteurs tels que le système socio-économique et la géographie de la région, n'engendrent pas automatiquement des périodes de croissance et de stabilité, et les circonstances considérées comme défavorables ne présagent pas toujours